

Sol Aparicio

Échec ?

Un psychanalyste venu d'outre-Atlantique a récemment prétendu, me suis-je laissé dire, que « la psychanalyse est un échec ». Étonnante affirmation ! Parlait-il de lui ? Pensait-il à son analyse ? À sa pratique ? Était-il saisi de ce « mal au cœur » déontologique qui accable certains quand ils réalisent « qu'une analyse a mal tourné ¹ » ?

Que voulait-il dire ? S'il ne s'agit pas du genre de propos qui fait la une des hebdomadaires en mal de vente, qu'est-ce que cela veut dire ? La psychanalyse aurait-elle failli à combler son rêve de savoir ? Aurait-elle déçu ses illusions de maîtrise ? Ou laissé insatisfaite son ambition de réussir ?

La psychanalyse est un échec ? Vive la psychanalyse !

Qui ne sait que l'échec est au cœur de la répétition créatrice ?

Il faudrait oser un éloge de l'échec. Après l'éloge humaniste de la folie, il y a bien eu un éloge moderne de la paresse ² et, plus récemment, un éloge de la fadeur ³. Il nous manque un éloge psychanalytique de l'échec pour en finir, non pas avec le jugement de Dieu comme le voulait Artaud, mais avec le disque *courcourant* sur la réussite. Faut-il revenir à la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, écrite il y a plus d'un siècle, pour rappeler, à des analystes !, que si l'inconscient existe, il n'y a pas de réussite qui vaille ?

Difficile à saisir peut-être pour des sujets du discours qui rejette, en dehors de tous les champs du symbolique, la castration – définition lacanienne bien connue du discours du capitalisme. Mais

1. C'est Lacan, bien sûr, qui raillait ainsi les bons sentiments des analystes dans l'une des leçons de son séminaire ...*Ou pire*.

2. Au moins deux, à vrai dire, celui de Lafargue et, peut-être moins connu, celui de Kazimir Malevitch.

3. Dû au sinologue François Jullien.

l'analyste ? Celui qui est devenu analyste, celui pour qui la passe à l'analyste s'est opérée, celui qui est entré dans le discours analytique, comment penser qu'il puisse, parlant en public, ne le faire qu'en tant que sujet du discours capitaliste ?

Freud, nous dira-t-on, n'a-t-il pas voulu soigner « ceux qui échouent devant le succès » ? Et pourquoi, alors, sinon pour leur permettre de réussir ? Certes. Sauf que, bien entendu, on ne saurait échouer devant le succès qu'à y croire très fermement. Et que c'est là, justement, la croyance que l'analyse ne saurait laisser intacte.

Il existe, et il faut sans doute en tenir compte, ceux pour qui l'analyse n'a pas lieu. Ils parviennent à éviter toute rencontre malencontreuse, à ne rien savoir du manque, à ignorer la division qui les constitue, à ne prendre acte d'aucun ratage. Pas besoin dans ce cas d'en démordre, on peut rester assuré de sa maîtrise, convaincu de son succès.

Et pourquoi pas ? Qu'avons-nous donc contre le promotion de la réussite ?! C'est que cela oblitère l'essentiel, la prise en compte de l'existence de l'inconscient, des défaillances qu'il commande et du malentendu qu'il assure. Celle du désir insatisfait, de la jouissance qu'il ne faut pas, de la vérité qui peut à peine se mi-dire. Du réel, enfin, sur lequel cette vérité ne peut que mentir.

Lacan l'avait déjà en 1964, parmi les praxis en vigueur la psychanalyse se distingue d'être « orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel ». Comment le psychanalyste, sauf à tourner le dos au réel, pourrait-il méconnaître les occurrences de l'échec ? Que peut-il promettre d'autre au sujet, ce réel dont le propre est de ne pas cesser de se mettre en travers, de toujours empêcher que ça marche, que peut-il lui promettre d'autre que l'échec ?

Mais aussi, n'est-ce pas là, précisément, la dignité du symptôme singulier de chacun de d'insister ainsi, à l'encontre des mises au pas prescrites par les diverses modalités du discours du maître ?

Un éloge de l'échec en français ferait la différence entre celui, fondamental, auquel est voué tout parlêtre, et les échecs... singuliers, mais faisant sauter à l'oreille le jeu toujours en jeu dans la partie d'échecs – avec la nécessité de ses règles et l'incalculable hasard des coups possibles, inhérents à sa définition même. La logique, science

du réel, et la contingence qui fait le destin du parlêtre se donnent la main dans ce champ où le sujet joue sa partie.

Nous allons nous retrouver en décembre pour interroger « L'analyse, ses fins, ses suites ». Il ne s'agit pas, comme dans un feuilleton, des « suite et fin » d'une série d'épisodes. C'est l'inverse. Et l'ordre des mots dans ce titre l'indique. Car la fin ouvre ici sur les suites.

Quelles suites celui qui a mis fin à son analyse donnera-t-il à ce qui s'en est déposé pour lui ? Si l'analyse a entamé réellement « la cohérence du sujet en tant que moi », que fera-t-il du savoir de son impuissance, de la vérité de sa misère, de son manque à jouir, de l'aperçu qu'il aura eu de l'impossible ?

Nous le savons, en ce point se trouve mis à l'épreuve le désir de l'analyste, tout comme cet amour de l'inconscient que Lacan n'hésita pas à opposer aux *non dupes (qui) errent*. Il faisait un pari sur cette forme d'errance amoureuse et avertie.